

Lorsque l'enfant disparaît¹...

Le récit d'une mère face à la disparition de son fils lors de la catastrophe sociale

Chérifa BOUATTA²

Résumé :

Au cours d'une prise en charge psychologique se déroule un récit qui donne à voir, dans un mouvement de va et vient constant, entre passé et présent, l'expérience d'un sujet en proie à des conflits intrapsychiques et relationnels, à des événements ayant marqué son histoire singulière. Le récit des victimes de violence extrême, dont les parents de disparus sont d'abord fixés au traumatisme de l'absence, où l'impossibilité de se détacher, comme c'est le cas dans le deuil « normal » au sens freudien bloque ce va et vient et gèle l'activité psychique. Devant la catastrophe sociale et l'effondrement psychique, le psy fait preuve d'humilité et aide le patient à reconstruire des liaisons, associations, ressources dans sa vie passée afin, non pas d'oublier l'enfant disparu mais de réinvestir l'activité de la pensée afin de retisser des liens mémoriels rompus par le traumatisme.

Mots clés : Récit, traumatisme, activité de pensée, catastrophe sociale.

¹ Inspiré du poème de Victor Hugo : *Lorsque l'enfant paraît , le cercle de la famille Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille Fait briller tous les yeux....*

² Professeure des universités, Alger 2, Sarp/ bouattacherifa@hotmail.com

When the child disappears...

The story of a mother facing the disappearance of her son during the social catastrophe

Abstract:

During a psychological treatment, a story appeared clearly in a constant back and forth movement between the past and the present, the experience of a patient with intrapsychic and relationship conflicts about events that have left marks on his personal history. Victims' story about extreme violence whose parents of disappeared children, are first of all fixated at the absence traumatism, where there is the impossibility to detach oneself, as it is in the case of "normal" grief, in a Freudian sense, that is the back and forth is blocked and the psychic activity is immobilized. In front of the social catastrophe and the psychic collapse, the psychologist shows humility and helps the patient reconstruct links, associations, resources from his past life, in order not to forget the disappeared child, but to reinvest the thinking activity so to restore the memory ties that have been disrupted by traumatism.

Key words: Story, traumatism, thinking activity, social catastrophe

عندما يختفي الطفل

رواية أم لغياب طفلها المفقود خلال العشرية السوداء

ملخص :

برزت خلال تكفل نفسي قصة بينت في حركة مستمرة بين الماضي والحاضر تجربة حالة، كانت ضحية صراعات ذاتية وعلائقية، لأحداث ميزت تاريخها الفريد من نوعه. إنها قصة ضحايا العنف المتطرف، الذين علق أولياء أمورهم في صدمة الغياب، حيث استحالة الانفصال، كما هو الحال في الحداد " العادي " حسب المعنى الفرويدي، مما أدى إلى منع هذه الحركة المستمرة بين الماضي والحاضر وجمد النشاط النفسي. يُظهر المختص النفسي التواضع أمام المأساة الاجتماعية، ويساعد المريض على إعادة بناء الروابط والتداعيات والموارد التي كانت موجودة في حياته الماضية، ليس حتى ينسى الابن المفقود، ولكن لإعادة استثمار النشاط الفكري من أجل إعادة نسج روابط الذاكرة التي انقطعت بسبب الصدمة.

الكلمات المفتاحية: قصة، صدمة، نشاط فكري، كارثة اجتماعية.

1- Introduction :

Je me propose de rendre compte dans cette communication du déploiement du récit d'une mère dont le fils a disparu en 1992, enlevé par « ses cousins paternels ³ » dira-t-elle. Ce récit est produit dans le cadre d'une prise en charge psychologique ayant débuté en 2000 au CAP⁴ de Sidi moussa.

L'intérêt de cette mise en récit est de montrer qu'au cours de la prise en charge, celui-ci met du temps à surgir, à se mettre en place du fait des traumatismes subis et de leur nature.

Il faut, avant d'aller plus loin, insister sur deux aspects importants ayant trait au traumatisme dont nous parlons.

Le premier concerne la nature du traumatisme ayant eu cours lors des années où l'enfant a été enlevé. Car si le traumatisme a été mis en évidence par Freud dans sa dimension sexuelle pour décrire les névroses sujettes au refoulement et à l'après coup, après cette approche l'intrusion de la réalité externe a envahi le champ du traumatisme et plusieurs approches, nosographies, catégories se bousculent pour en parler, discuter, proposer des thérapies. Sauf que le traumatisme dont nous traiterons ici n'obéit pas à la doxa freudienne à savoir un traumatisme infantile refoulé et réactivé dans un second temps et se laissant dévoiler au cours de la cure psychanalytique. Ni d'un traumatisme unique : accident de voiture, vol... Mais d'une catastrophe sociale au sens que lui donne Kaës dans *Violence d'Etat et Psychanalyse* (1989). C'est-à-dire, écrit-il : « *entendons par là l'annihilation (ou la perversion) des systèmes imaginaires et symboliques prédisposés dans les institutions sociales et transgénérationnelles : énoncés fondamentaux qui régissent les représentations partagées , les interdits, les contrats structurants, les places et les fonctions intersubjectives, l'économie des rapports narcissiques, des renoncements pulsionnels, des pactes dénégatifs et défensifs ; les rites régulateurs des passages vitaux, de la vie à la vie, de la vie à la mort, de l'amour et du deuil, lieux de mémoire, représentations imaginaires et symboliques de l'origine et des figures fondatrices* » (p. 179).

Dans ce cas, il s'agit de traumatisme dans la culture et la psyché. Car le traumatisme dont il s'agit, s'il a des répercussions au niveau individuel, est aussi à considérer dans ce qui lie l'individu au social et contribue à la constitution de son psychisme. Car l'histoire singulière vient rencontrer l'histoire collective, ceci d'une part.

D'autre part, et pour le deuxième élément, là aussi un recours à Freud s'impose : lorsqu'il y a perte s'ensuit un travail de deuil, certes douloureux, onéreux en énergie psychique mais instaurant un processus de détachement de l'objet perdu et débouchant sur l'acceptation du principe de réalité à savoir l'objet n'est plus là, il nous a quitté, il a été enterré selon les rituels institués par la culture. On peut se rendre sur sa tombe, prier pour lui. Les humains enterrent tous leurs morts selon des prescriptions religieuses, culturels bien définies. Le travail du deuil s'étaye toujours sur une inscription collective, sociale et religieuse. En ce sens, il n'y a pas de deuil strictement privé.

2- La fixation au traumatisme :

Mais que se passe-t-il lorsque l'enfant disparaît, est enlevé ? Comment réagit celui qui aime, ici la mère ? Le détachement devient impossible. Dans ce cas, ces liens ne cessent d'être retissés et si deuil il y a il ne peut aboutir car c'est la disparition/ l'absence qui occupe le principe de réalité. Au contraire, le disparu fait partie des visiteurs du Moi, il revient la nuit, au détour d'un chemin, quelqu'un lui ressemble, quelqu'un l'aurait vu...préservant ainsi la qualité du doute.

C'est ce qui se donne à voir au début de la rencontre avec Mme B. où nous pouvons repérer un temps initial, une fixation au trauma, une fixation à ce fils absent/ présent, mort/ vivant. Ce moment initial ou primaire va consister à lui parler, à s'adresser à lui. Mère d'un seul enfant celui qu'on lui a enlevé, alors qu'il « était petit », « immature » tel le bébé jeté dans le monde et dont

³ Les guillemets indiquent ce sont les expressions de Mme B.

⁴ Centre d'Aide Psychologique de Sidi Moussa, ouvert par la SARP en avril 2000.

on a abusé. Elle s'adresse à lui, comme s'il était présent dans le bureau de consultation, sorte de réalisation hallucinatoire du désir où le désir de le voir se transforme en hallucination. Elle lui parle, plusieurs séances se passent ainsi, raconter, reraconter les circonstances de la disparition : « ce jour-là ils devaient tous fuir la maison, on leur a signifié qu'on viendrait les assassiner, son fils est parti au marché pour acheter « une chemise de couleur bleue ».

Mais paradoxalement cette adresse à l'absent devient adresse à un mort car dans notre culture, lorsqu'on perd un être cher on lui fait part de son amour, de ses regrets, de ses remords, de ses qualités (TMADJED)...Dans cette sorte de conversation se recrée une sorte de dyade mère-fils dont je suis exclue. Ils sont deux, la mère et le fils disparu/ mort/ vivant/ persécuteur. Enfant omniprésent malgré son absence. Elle le retrouve la nuit, en haillons, elle veut le laver ou, autre rêve : il est en train de se noyer, elle veut le sauver, ou encore elle le revoit, il lui dit : « je me suis échappé »...rêves-cauchemars dont elle se réveille en hurlant. Car, elle n'aurait pas été une bonne mère, elle a négligé ce fils qui l'a faite mère, trop occupée par ailleurs à participer à la construction de la maison familiale. Elle regrette, elle a honte...Elle pleure, s'essuie et me jette un coup d'œil comme pour revenir à la réalité.

Mais en rapportant ses rêves, rêves de retrouvailles mère-fils où elle est une bonne mère qui apporte les soins dont il a manqué, un doute la taraude car dit-elle il est « immature », « naïf », une question surgit : qu'est-ce qu'on fait de lui ? L'a-t-on transformé en terroriste ? L'absence est peuplée par des démons et des fantasmes, il s'agit-là de représentation qui font glisser les vécus vers le champ de l'inquiétante étrangeté. Fréquemment, leurs représentation dans le psychisme est celle d'une torture à laquelle il est impossible de mettre fin (Kaës, ibid).. Et un refus défensif de vouloir savoir peut s'instaurer.

Cette fixation au traumatisme est l'expression de l'arrêt net du travail de la pensée et de la mémoire. Tout se passe comme si on était face à un désert mémoriel, les souvenirs n'existant plus, le passé est absent seul le tête à tête mère-fils prend toute la place. C'est ce qu'on appelle l'emprise totalitaire du traumatisme qui vampirisent la psyché incapable de se souvenir, de se déplacer, de procéder à des va et vient salutaires au sens où les processus associatifs, les liaisons/déliations propres à l'activité psychique procèdent à la transformation et à la modification des objets bruts. Car le traumatisme instaure une temporalité particulière qui écrase les catégories habituelles du récit mémoriel et de la pensée. Jusque-là donc il est difficile de parler de récit mais sans ce temps premier le récit mémoriel ne saurait advenir. Ce temps premier signe aussi un pacte de loyauté à l'égard d'un fils dont on refuse la disparition. Ce temps premier qui a occupé plusieurs séances révèle une double rupture, rupture du pacte social inhérent à la catastrophe sociale et rupture psychique des liens de pensée.

La fuite de la maison, la disparition du fils vont se constituer comme une nouvelle origine. Tout se passe comme si la vie, l'histoire de Mme B. ne comportait ni avant ni après mais était fixée au moment du départ de la maison et de la disparition du fils. Le traumatisme bouscule ainsi les logiques de la temporalité humaine en brouillant les limites. Cet investissement sacré instaure une nouvelle temporalité où le disparu compte plus que les présents et où il destitue le présent.

Peu à peu la mère va inscrire le disparu dans une filiation, dans une famille. Elle redevient la mère de sept garçons et d'une fille, le fils disparu, enlevé est le dernier d'une fratrie de huit enfants (sept garçons et une fille). La solitude dans laquelle se retirait la mère avec son fils tend à s'estomper mais le fils reste le personnage principal autour duquel le récit familial s'organise. Cette famille est située territorialement et socialement : le père est retraité, les garçons ont dû fuir la maison familiale, c'est elle qui leur a enjoint de quitter leur univers familier pour aller ailleurs, pour se protéger, pour échapper aux cousins paternels. Après le moment initial sorte de fusion, Mme B est à même de parler des autres : les enfants, l'époux et les cousins paternels.

3- Le déploiement du récit à partir d'une nouvelle origine :

Ce qui va suivre, ne va pas correspondre à ce que classiquement on appelle deuil, élaboration du traumatisme et retour à une vie normale. D'abord parce que depuis leur départ de la maison

familiale, la famille erre d'endroit en endroit à la recherche d'un refuge sûr, loin des persécuteurs mais aussi à la mesure de leurs moyens financiers. Ce qui est loin de permettre le retour à une vie normale mais aussi et surtout parce que les traumatismes dont il est question ne sont pas des traumatismes réversibles, passagers qu'il est facile de classer dans une entité nosographique et dont on peut être délivrés ...ils ont tendance à s'inscrire dans la psyché pour le restant de la vie. L'idéal thérapeutique dans ce cas, est tout simplement que l'individu puisse continuer à vivre sans être emprisonné dans une répétition permanente qui le fige au plan psychique et social.

Ce qu'il faut noter également, en écoutant Mme B. raconter et re raconter, c'est que le moment du départ devient un moment des origines, une nouvelle origine marque désormais la vie du récit familial : rien n'est plus comme avant : les membres de la famille, les liens de filiation, les liens sociaux et même le lieu de vie. On constate ainsi une rupture avec les liens sociaux et les liens mémoriels.

Au fur et à mesure que l'angoisse terrifiante : la fusion avec l'enfant, s'estompe Mme B. se met à parler d'elle, de son corps : elle a mal, elle est hypertendue, elle ne fait presque plus rien à la maison, sa fille, l'unique fille au milieu des sept garçons, la seule à être restée avec les parents, s'occupe de tout, du ménage de la cuisine mais aussi joue le rôle de soignante pour les parents : elle veille à ce qu'ils prennent leurs médicaments, qu'ils aillent voir le médecin. Enfant parentifié, la seule vivante à même de prendre soin de parents devenus impuissants et dépendants.

Mme B revient toutes les semaines, elle ne rate aucune séance Au cours de ce premier temps qui s'inscrit dans un temps long et figé, la temporalité est figée, l'histoire singulière, celle d'avant la catastrophe sociale de Mme B. est au second plan, impossible à investir. Car pour que la mémoire se déploie et raconte l'histoire d'un sujet, il faudrait que le travail de la pensée ait lieu et permet les frayages associatives qui contribuent à dessiner un sujet avec une histoire, c'est-à-dire un roman familial mémoriel, non pas au sens freudien du Roman familial des névrosés, mais plus proche du récit de vie. Dans lequel, le sujet se présente à un autre, devant un autre par ses expériences passées, ses représentations, ses aspirations...S'ancrer ainsi dans une histoire en retrouvant dans sa mémoire les moments marquants de sa vie ou, dans la prise en charge psychologique où même des faits qui peuvent paraître dans un premier temps anodins mais que le psychologue pourra interpréter comme recouvrant un sens majeur dans la vie du sujet.

Peu à peu, en faisant vivre les autres membres de la famille à côté du fils et avec le fils disparu, Mme B revient sur les circonstances de la fuite de la maison familiale. La région où elle résidait était sous violences terroristes. Cette violence, les menaces de mort et la persécution émanaient aussi de sa propre famille : les cousins paternels ayant rejoint le maquis et lui enjoignaient de leur donner un fils pour l'adjm'a*. Elle a refusé, elle a tenu tête, elle a fait fuir les grands, puis elle apprend qu'on viendra les assassiner, alors avec ce qui reste de la famille, elle quitte la maison...sans M. Introuvable, « on l'aurait vu au marché ». Les souvenirs de cette journée et de l'avant se mettent en place, sont investis et reprennent une place dans la mémoire de Mme B.

A ce stade, nous avons une représentation claire de la famille, de sa composition : père, nombre d'enfants, lieu de résidence et les événements qui ont présidé à l'errance de tous.

Ce sont-là quelques fragments qui, au fur et à mesure, de la rencontre vont prendre plus de place dans le récit et contribuer à tisser la trame mémorielle.

Ainsi, les dires de Mme B. vont non seulement s'enrichir d'autres matériaux participant à la construction du récit mais aussi prendre une autre signification, se modifier, se transformer.

En effet, en revenant à son refus de laisser un de ses enfants rejoindre le groupe terroriste et en décidant de fuir la maison familiale sous les coups des menaces, elle se présentera comme une mère protectrice, anticipant le danger et non comme elle avait tendance à se présenter au

* Le groupe, sous-entendu groupe de terroristes auquel les cousins appartenaient.

moment initial de fixation au traumatisme. De personne réduite à l'impuissance et à la sidération, elle se représente comme une bonne mère à même de protéger ses petits. Cette revalorisation de soi, résultats de modification, va se donner à voir à plusieurs reprises dans la suite du déroulement du récit où elle apparaît comme une tentative de réparation narcissique.

Encore une fois, ce récit, cette recherche mémorielle, ne saurait être comprise comme une inscription temporelle linéaire avec un début un développement et une fin mais plus comme un tâtonnement entre différents moments, différentes expériences du sujet renvoyant à des temps plus ou moins éloignés, voire se télescopant. Mais ce qu'il convient de noter c'est que ces tâtonnements, l'investissement d'expériences passées, le retour aux autres opérés par Mme B. va être le signe de la possibilité de déprise, déprise certes relative, mais déprise de la fixation au traumatisme.

Ce faisant, elle reviendra plus tard sur son refus de laisser un de ses garçons rejoindre ses cousins terroristes. « Je leur ai dit jamais ! abadan ! Moi, la fille d'un chahid ! Jamais je ne me battrai contre mon pays, contre el houkouma ». En disant cela, Mme B. a la tête haute, elle est fière de ce père mort pour la patrie. Fille de chahid- nous connaissons tous la charge historique et mémorielle que revêt ce statut en Algérie. Les chouhadas sont des êtres sacrés auxquels il faut vouer admiration, respect et loyauté. Elle s'inscrit ainsi dans une lignée prestigieuse, héroïque...qui ne connaît pas la trahison. Ce retour vers la bonne mère qui protège mais aussi vers la fille d'un héros de la révolution, affirmée fièrement en séance, évidemment donne des ressources narcissiques tout en pouvant constituer une sorte de tuteur de résilience au sens où ce retour au père est en même retour à un passé glorieux dont elle est issue et qui peut être une sorte de renforcement narcissique. Ce faisant, elle s'attribue une identité glorieuse se donnant comme l'opposé de ce qu'elle a été lors de la fuite de la maison. Tout en étant loyale à l'égard de son fils, en le faisant vivre constamment, elle affirme également sa loyauté à l'égard du père et de son combat, en refusant les injonctions des terroristes et en déclarant son respect à el houkouma. Elle est bien la fille de son père.

Il ne faut pas croire ce faisant, que la fluidité psychique, les associations entre représentations vont fonctionner d'une manière permanente et permettre ce va et vient mémoriel caractéristique de la mémoire ordinaire. Ce début de déprise du moment premier connaîtra des ratés dans son déroulement à l'issue d'un souvenir ou d'un rêve. Tout se passe comme si les tentatives de réprimer (et non de refouler) la douleur induite par l'absent et par le fait qu'elle ait été une mauvaise mère, frustrante, négligente au cours de la journée échouaient la nuit en revenant sous forme de rêve. La nuit elle retrouvait ce fils, qu'elle tentait parfois, de diminuer le poids qu'il occupait dans la scène psychique. Ce retour nocturne à l'enfant disparu a aussi d'autres fonctions : garder l'enfant vivant car le doute sur sa mort persiste et surtout sur son devenir et s'il n'était pas mort qu'est-il devenu ? Mais aussi substituer la mauvaise mère qu'elle aurait été pour ce fils, puisque dans ses rêves, elle va à son secours, elle le sauve, elle est suffisamment bonne. Jouant comme un devoir de mémoire maintenant en vie celui qui n'est plus là.

Par ailleurs, les associations fonctionnant par contiguïté, un souvenir en appelant un autre, une image en produisant une autre, un affect réactivant des représentations de choses et des représentations de mots. En parlant des cousins paternels elles rapportent deux éléments : Ils ont battu leur père parce qu'il persistait à fumer. Nous rappelant par là, l'inversion de la différence des générations et la destitution des pères par les fils lors de la catastrophe sociale. Le père est sommé par les fils de se soumettre à des lois perverses imposées non plus par la culture, le social mais par des groupes au nom d'une pseudo-organisation sociale. Mais cela lui rappelle autre chose : un autre élément surgit de la mémoire pour situer sa propre famille dans la famille élargie : sa maison est située dans les terres ancestrales, chacun des frères, dont son mari, a eu sa part d'héritage et a construit sa maison. Mais dira-t-elle, comme élément causal, évoquant le comportement des cousins paternels : « ils n'ont jamais aimé mes enfants, quand mes enfants étaient petits ils étaient souvent exclus de leur jeux ». Comme si l'enlèvement du fils et la persécution était aussi une vengeance et une vieille haine nourrie par les conflits familiaux.

Fils d'un père glorieux mais aussi fille d'une mère courage. En revenant à son fils, elle dira c'est le seul qui « m'appelait yemma, les autres m'appelaient par mon prénom. C'est ma mère qu'ils appelaient yemma ». Les associations qui s'ensuivront vont mettre en scène une mère courage, femme de chahid, mère de trois enfants et qui a travaillé pour subvenir aux besoins de ses enfants, les a mariés...et qui aidait sa fille, Mme B. à élever ses enfants parce que les moyens financiers n'étaient pas suffisants et parce que Mme B avait une nombreuse progéniture et qu'elle avait besoin d'aide pour répondre aux besoins de ses enfants.

Fille d'un héros, et d'une mère courage Mme B nous apprend aussi, au détour d'une phrase que son père non plus n'a pas eu de sépulture « ce sont les moudjahidines qui ont appris à ma mère qu'il a été assassiné ». Père et petit-fils disparus sans sépulture. On pourrait voir là, quelque chose de l'ordre du transgénérationnel qui s'est joué lors de moments marquant de l'histoire du pays : le père disparu lors de la guerre de libération et le fils disparu lors de la catastrophe sociale des années 1990. Si Mme B. ne fait aucun lien entre les deux situations, il est clair que le contexte de la disparition d'un héros pour un idéal et celle du fils disparu ne saurait être liés sauf que le transgénérationnel organise la vie psychique de chacun et de tous.

De nombreuses séances vont concerner le statut de fille et initier un va et vient dans une temporalité mémorielle.

La fille d'un père d'abord, ensuite la fille d'une mère. Mais une autre facette de la mère advient, un autre fragment de la mémoire enfoui refait surface. La mère de Mme B. est tombée malade, elle avait perdu ses capacités d'agir, son agency et est devenue dépendante de sa fille. Elle a été recueillie par sa fille, c'est elle qui en prenait soin et qui la surveillait, la protégeait parce qu'il lui arrivait de quitter la maison sans raison, elle ne savait pas où aller...Mme B. devenant ainsi la mère protectrice, pourvoyeuse de soin et de sécurité pour sa propre mère. Tout comme sa propre fille pour elle aujourd'hui. Ce lien transgénérationnel n'est pas perçu par la mère. Par contre ce matériau du récit va réactiver d'autres matériaux qui contribueront à historiciser le vécu représentationnel et affectif de Mme B. Il s'agit de la recherche de sens sachant que le sens est vital pour le psychisme. Des matériaux qui forment le contenu de mise en récit, Mme B. extrait un sens puisé dans la culture, les croyances mais aussi dans les conflits familiaux et intrapsychiques. Le fils a été enlevé parce qu'elle a refusé de se soumettre aux injonctions des cousins paternels terroristes et du fait de la haine que lui vouait la famille de son mari depuis très longtemps.

Pour sa mère : elle était tombée malade parce que sa belle-fille l'a ensorcelée. Le frère de Mme B. lui aussi privilégié, adulé par sa mère et ses sœurs a trahi sa mère et ses sœurs car « il écoute sa femme, une sorcière », qui ne les aime pas et qui a tout fait pour les séparer du fils/frère. Si en s'exprimant ainsi Mme B. fait part d'autres fragments de sa mémoire et de l'histoire de sa famille, elle met en relief les conflits familiaux entre belle -mère/ belle-fille, belles sœurs/ filles. Cela traduit les conflits courants au sein des familles où la rivalité autour du fils marié est un marqueur majeur dans la réalité des familles algériennes. Mais pas seulement, la mère malade, d'une « étrange maladie », selon les propos de sa fille, qu'on n'a pas comprise, qui ne relève pas du médecin est attribuée au s'hour utilisé par une belle fille maléfique pour s'approprier un homme et l'éloigner de sa mère et des sœurs.

La maison prend une place importante dans les séances. Mme B. a fui, abandonnant sa maison, des militaires l'ont occupée après leur départ. Cette maison, elle a contribué à sa construction et elle était tellement prise par cette entreprise qu'elle a fait preuve de négligence à l'égard de M. qui était très petit à l'époque. De temps en temps, ils vont voir ce qu'elle est devenue et s'enquérir de la situation sécuritaire dans la région dans l'espoir d'un retour. Mais la maison est délabrée et ils ne sont pas complètement rassurés. Elle préfère habiter dans une ancienne écurie qu'elle loue à une personne qu'ils connaissent.

Une fois, la fixation au traumatisme quelque peu dépassée, parce qu'il ne faut pas être naïve pour croire que les troubles, l'effraction et les atteintes psychiques induits par le régime de la terreur et le déchirement de la disparition du fils peuvent se résorber, disparaître avec le temps

ou à l'aide d'une prise en charge psychologique, on a assisté à la possibilité pour la patiente d'ouvertures associatives, à la remise en marche des processus associatifs et à la chaîne des représentations, qui par tâtonnements, retour vers le passé, vers les expériences du passé, rappel du quotidien et du présent permettent de dégager un récit, un récit de vie. Un agencement de plusieurs matériaux mémoriels permet de retracer une chronologie, une temporalité incluant un passé, un présent et d'inscrire Mme B. dans une histoire singulière et collective. Remarquons que le futur est relativement oblitéré, la seule représentation qui le fait advenir concerne l'éventualité d'un retour vers la maison. Ces fragments de vie, qui alimentent le récit de vie, sont remémorés et ressassés, transformés car la charge affective qui les accompagne n'est pas toujours la même, ils peuvent, en effet, être massifs lors de leur première évocation, pour devenir moins lourds à se dire lors d'autres séances. C'est dire que tout le long de ce récit un travail de transformation a eu cours, il ne s'agit pas d'une transformation magique de la réalité extérieure voire même de la réalité psychique mais de la prise en charge, au niveau psychique, d'expériences réelles avec moins de douleur et de sidération.

Les dires de la patiente, au cours de la prise en charge, sont en fait une parole adressée à elle-même, se voir se parler, mais aussi une parole à l'adresse de l'autre : le psy. Ce long processus est aussi subjectivation. En effet, le dire, récit de rêve, de souvenirs, de relations, de la vie quotidienne tendent à organiser un récit et il serait thérapeutique non pas parce qu'il s'agit d'une confession mais parce que dire c'est un appel à être entendu par soi-même d'abord. Cette narrativité a une importance primordiale à la façon dont celui-ci se formule à lui-même son existence sous la forme d'un récit, qui, nous l'avons vu, est plus ou moins cohérent.

Si au début les dires du sujet étaient loin d'épouser les logiques du discours commun, élaborés obéissant aux règles de l'intelligibilité et du partage propre au sens commun, assailli par des processus primaires de déliaison, la suite de son déroulement va, grâce à la réactivation de la pensée, recourir aux processus secondaires et le transformer en discours plus élaboré au plan de sa structuration au plan formel. Le discours ne s'organise plus selon la seule rhétorique du traumatisme mais épouse le mouvement vivant de la pensée et de l'auto-reflexivité (Waintrater, 2003)

Cependant, tous les pys affirment que la mise en récit implique la présence d'un autre

4- Et le psy ?

La prise en charge des victimes de la catastrophe sociale a d'emblée était pensée comme une prise en charge multiple⁵. Elle a inclu une aide juridique et une aide sociale. L'assistante sociale recevait les victimes, les écoutaient, prenaient des rendez vous chez le médecin, pour la femme elle-même, pour les membres de la famille en cas de nécessité. Fournissait une aide matérielle : dons en nature, vêtements... mais le plus important à retenir dans la prise en charge préconisée était la présence des membres de l'association. Le jour de son rendez vous Mme B. retrouvait les personnes et les visages familiers : ils étaient là, ils ne s'absentaient pas, ils ne disparaissaient pas. L'institution, les lieux, les personnes constituaient une figure de sécurité et d'attachement pour Mme B. D'ailleurs, lorsque Mme B. a été à même de ressentir un début d'apaisement, elle ne cessait de nous répéter : « vous m'avez sortie du fonds du puits », incluant dans ce « vous » le psy et l'institution.

Il faut noter aussi que dans les cas de ces traumatismes intentionnels, le transfert est toujours massif, l'institution diffracte en quelque sorte celui-ci et devient étayage narcissique et support objectal dans son mouvement vers un réinvestissement de soi et de l'autre (Waintrater ibid).

Pour le psychologue lui-même, même si dans le cas de catastrophe sociale on a tendance à parler de mondes superposés au sens où psy et patient vivent la même terreur, les mêmes menaces et persécutions, il nous faut nuancer et parler de monde relativement superposés. Car

⁵ L'ouverture du Centre d'Aide Psychologique de Sidi Moussa (relevant de la SARP) a proposé dès son ouverture une aide plurielle : aide sociale, juridique et psychologique.

au cours de cette période certains ont perdu des proches, ont assisté à des massacres, leurs proches leur ont été enlevés...D'où si on savait en tant que citoyen ce qui se passait, ce qui s'était passé, le patient apportait un savoir autre : l'expérience directe de ce qu'on appelle les violences extrêmes et intentionnelles. Car dans tous les cas, il peut être à son tour sidéré par la violence des contenus, jouissance de l'horreur, fascination, culpabilité qui pourrait le conduire vers une sorte de réparation forcée qui le pousse vers l'activisme : agir, pousser vers l'action...Il ne s'agit pas de nier les affects qu'il peut vivre, mais plutôt de les comprendre comme des manifestations en miroir de celles vécues par le patient.

Il fait évidemment faire preuve d'empathie mais pas seulement. Le psy est en possession d'un savoir, lui aussi, qui permet de décrypter les atteintes psychiques du traumatisme mais aussi du travail psychique en œuvre lorsqu'on se met à penser les pensées et à les dire. Ce savoir est à appliquer à lui-même car il permet d'identifier et de comprendre les affects et angoisse qui le traversent lors de ces rencontres

Différentes positions sont adoptées par le psy outre l'étayage, la contenance il va également faire appel à la fonction alpha et à l'appareil à penser les pensées développé par Bion. La relation de la mère avec le nourrisson va être de le protéger des excitations extérieures, de filtrer les stimulations trop intenses, de penser le monde et les situations dans lesquelles il se retrouve. Cette fonction alpha est mise en œuvre par le psy dans sa rencontre avec la victime du traumatisme. Elle est liée au champ de la relation et ne peut s'exercer qu'entre deux psychismes. De la même manière que la mère assume cette fonction le temps que l'enfant s'individualise et que son appareil à penser les pensées se mette en place, le psy assume cette fonction le temps que le traumatisme soit intégré, au moins partiellement, dans le flux mémoriel et quitte le statut qui était le sien à savoir occuper totalement la psyché.

Waintrater (2004) parle de rôle d'hébergement, pour un temps, le temps que le sujet retrouve enfin, un fonctionnement psychique invalidé par le traumatisme. Et ce sont les éprouvés du psy, qui l'orientent pour se dégager de la préoccupation maternelle primaire qui marque les premières séances.

Pour finir le psy est tout à fait conscient des limites de son travail. Il est conscient qu'on peut ranger dans le flux d'une mémoire ce qui relève de la catastrophe sociale et psychique. Il est aussi persuadé que ce dont souffrent les victimes de cette catastrophe doivent passer par un travail de la culture et dans la culture, tel que définit par Freud, à même d'explicitier le passé récent et de mettre en œuvre une reconnaissance et une réparation de ceux et celles qui ont été touché(es). Car le travail de la culture dont il s'agit concerne la société, une élaboration collective et individuelle dans l'après coup d'un traumatisme extrême, de pertes impensable et de deuils impossibles.

Bibliographie :

Bion, W.R. (2005). *Aux sources de l'expérience*. Paris, France : Puf.

Bouatta, C. (2007). *Les traumatismes collectifs en Algérie*. Alger, Algérie : Casbah.

Freud, S. (1995). *Malaise dans la culture*. Paris, France : Puf.

Waintrater, R. (2004). Le pacte testimonial. *Témoignage et trauma. Implications psychanalytiques*. Paris, France : Dunod.

Waintrater, R. (2003) : *Sortir du génocide. Témoignage et survivance*. Paris, France: Pbp.